

Journal de Rouen 5 mai 36

Relevons aussi dans cette lettre, une réponse de l'écrivain aux reproches concernant l'insuffisance, le caractère primaire de ses jugements sur le communisme — défaut si étonnants chez lui.

... Tu me connais assez pour savoir que je ne suis que trop enclin à prêter l'oreille aux arguments de l'adversaire. Persuade-toi donc que cette simplification, en mon esprit et sous ma plume, qui m'amène à des affirmations massives, est volontaire. L'on y arrive lorsqu'on se dit, ainsi que je fais aujourd'hui : « Non point comprendre le monde, mais le changer ». Celui qui commence à croire que le monde peut être changé, et qu'il appartient à l'homme de le changer, en arrive à souhaiter d'aider lui-même à ce changement très souhaitable, et, partant, y emploie sa force, repoussant les considérants qui pourraient diminuer cette force... »

Plus loin, l'auteur insiste davantage:

... Il y a l'impatience de la jeunesse, charmante, qui précipite l'adolescence vers la vie. Lorsqu'on sait devoir quitter bientôt celle-ci, on connaît une autre sorte d'impatience qui souffre des lenteurs de l'histoire et voudrait pousser à la roue. C'est celle qui me possède aujourd'hui.

Un tel aveu a de quoi nous étonner; il ne peut faire que nous trouvions légitime l'explication qu'il est



(Photo N. Y. T.)

André GIDE

cons' « ratifier ».

Hors certains cas exceptionnels, comment approuverais-je celui qui s'engage dans une action qu'il prétend justifier par les seuls sentiments? Si une situation quelconque n'est pas entièrement connue, jugée sous tous ses aspects, — (autant que faire se peut) — je ne trouve point raisonnable l'effort tenté pour la modifier. En même temps qu'il renonce à « comprendre le monde », André Gide souhaite de le changer... Cette position singulière doit susciter bien des doutes; et elle ne l'aidera pas à rechercher dans quelle mesure ses vœux politiques sont justifiés et si les solutions proposées par son parti, en l'absence vraiment l'idéal qui convient aux sociétés humaines.

Inutile d'allonger ce chapitre. Nous finirions par oublier Gide lui-même pour qui « tout cela » est d'abord affaire de sensibilité. « Le raisonnement ne viendra qu'ensuite corroborer le sentiment... » Pour l'instant, il ne tient pas à avoir raison.

Sans doute il suffit que la sincérité demeure..

Dans son journal, l'écrivain nous avertit que rien ne saurait ébranler sa confiance :

C'est aussi, c'est beaucoup la bêtise et la malhonnêteté des attaques contre l'U. R. S. S. qui font qu'aujourd'hui nous mettons quelque obstination à la défendre. Eux, les aboyeurs, vont commencer à l'approuver lorsque précisément nous cesserons de le faire; car ce qu'ils approuveront ce seront ses compromissions, ses transigences et qui feront dire aux autres: « Vous voyez bien ! » mais par où elle s'écartera du but que d'abord elle poursuivait. Puisse notre regard, en restant fixé sur ce but, ne point être amené, par là même, à se détourner de l'U. R. S. S.

Quelle amère déception cache un pareil souhait !

*
* *

Voici maintenant deux passages où André Gide parle des révolutions et dénonce l'attitude peu défendable de nombreux « conservateurs » :

A tous les déshérités, les courbés sous un joug et chargés, les assoiffés, les meurtris, les dolents, l'assurance d'une survie compensatoire! Si chimérique qu'elle soit, oserez-vous leur enlever cette espérance? Oui, si c'est pour leur dire : dès « ici-bas ». Laissez-leur la vie éternelle, ou donnez-leur la révolution.

Ou plutôt : enlevez la vie éternelle, vous aurez la révolution.

Je ne dis rien là que de très banal et dont ne soient également convaincus ceux de l'un et de l'autre bord; les uns pour souhaiter précisément ce que les autres craignent. Mais c'est là ce qui explique aussi bien que le catholicisme ait tant de partisans impies.

Le cramponnement de certains à un système abject et qui leur paraîtrait inadmissible s'ils n'y étaient accoutumés dès leur enfance, de sorte qu'il leur est malaisé de croire qu'une autre forme de société soit possible — et qu'ils ne peuvent penser qu'en capitalistes et croient qu'on ne peut bien penser autrement — leur cramponnement vient de ce que ce système les avantage et qu'ils sont déplorablement attachés à tout ce dont un système social différent les priverait, qui sont des biens acquis, transmis et dont seuls consentent à être dépouillés ceux qui se sentent une suffisante valeur personnelle. C'est par reconnaissance d'une grande pauvreté intérieure qu'eux sont si délibérément conservateurs. Pas tous; certains le sont aussi par rattachement au passé, néophobie, refus d'envisager ce qu'un nouvel état apporterait avec lui de profitable, ou incapacité d'imaginer quoi que ce soit dont le passé ne fournit point d'exemple, grande horreur du dérangement, fût-ce en vue d'un rangement meilleur — oui, grande incapacité de l'imaginer — du moins assez fortement pour y croire. Surtout, inconfiance en l'homme. Et combien, cette inconfiance, la religion est habile à l'entretenir!

La dernière assertion est entièrement fautive. Par quel stratagème peut-on formuler ce grief contre le christianisme — évidemment visé ici — alors que de toutes les doctrines religieuses, la sienne est celle qui exige le plus de l'homme? Ses exigences, comprises comme elles doivent l'être, incitent à un héroïsme incessant qui n'est pas réservé au for interne. Et le secours surnaturel offert à chaque homme a pour premier effet

les. André Gide accuse cette fois « la religion », non la multitude des imparfaits et des craintifs).

*
* *

Le récit de la visite d'un « réfugié » nous montre le poète des Nouveaux terrestres excédé par les obligations et les servitudes de sa condition.

Ailleurs, An..., de, pourqu..., bé..., efforts

Ah ! si, seulement, cessant de souffrir, ils savaient devenir des hommes ! Hélas ! combien d'entre eux ne doivent leur dignité, leurs droits à notre sympathie, qu'à leur misère !

Et de même que, tant qu'une plante n'a pas fleuri, on peut espérer que sa floraison sera belle... de combien de mirage s'enveloppe tout l'inécho ! Quel déboire, dès qu'on ne peut plus mettre l'abjection sur le compte de la carence !

Pourtant, ces réflexions ne me rendent pas pessimiste. Mais elles me persuadent qu'il n'est de bonne émancipation que celle que l'instruction et l'éducation accompagnent.

Certains jours, l'ennui peut fondre soudain sur moi comme un vautour, avec la force d'une passion et ressemblant presque à la haine. Et le monde entier soudain m'apparaît comme la grise paroi d'une lanterne que n'éclaire plus l'intérieur. Et je pense avec horreur à tous ceux pour qui cet état, pour moi si fugitif, est constant.

Il ajoute avec raison : « Ceux-là sont les plus insecourables (car il en est) qui ne doivent qu'à eux-mêmes l'atroce impossibilité du bonheur ».

Guy PILLION.